

## ZOLTÁN GOMBOCZ

---

La mort brusque a relégué inexorablement Zoltán Gombocz dans la galerie de ceux qui ne sont plus que des portraits du souvenir mais elle lui confère une place d'honneur dans la suite déjà longue de ceux qui ont honoré la civilisation hongroise ou, pour être plus vrai, la civilisation humaine.

Il faut dire qui était Zoltán Gombocz, que si peu ont connu en dehors de son pays, puisque lui aussi a souffert de cette grande malédiction qui s'abat sur tout ce qui est hongrois et en dissimule la valeur au reste du monde.

Zoltán Gombocz était au suprême degré un esprit. Il possédait la légèreté et la grâce de la pensée vraie. Tout ce qui venait le toucher était instantanément transmué en clarté, en lumière. Vu par lui, perçu par son intelligence, le chaos s'ordonnait, s'humanisait, s'expliquait.

Mille fois, il m'a été donné d'assister à cette opération quasi miraculeuse où l'on voyait un sombre amas de faits rebelles à toute analyse s'organiser magiquement en un édifice où les proportions avaient acquis une harmonie classique. Mille fois, j'ai bénéficié de ce miracle qui me faisait estimer comme un bien des plus précieux l'amitié où le maître me tenait et le seul sentiment de son absence me cause aujourd'hui une inquiétude. Je suis moins assuré contre l'erreur depuis que je ne le sais plus là pour la redresser et me faire penser juste.

Budapest eût pu être pour moi un exil au début de mon séjour si je ne l'avais pas rencontré pour ainsi dire au saut du train. Je quittais Paris qui m'avait donné Antoine Meillet. Comme offrande, Budapest me présentait un autre génie de la pensée. Grands l'un et l'autre, différents plus que dissemblables, ils sont tous les deux les guides les plus sûrs du linguiste qui veut penser la vie du langage.

Gombocz ne pensait pas seulement vaste et clair, il pensait aussi sans préjugé, ce qui ne veut heureusement pas dire qu'il pensait sans parti pris.



*Gombocz Zoltán*



C'est qu'il disposait d'une culture immense. Il était toute l'Europe. Il parlait l'allemand, le français, l'italien, l'anglais, l'espagnol. Il savait en outre admirablement le finnois. Il connaissait aussi le russe et les langues slaves, le turk, le mongol, les langues finno-ougriennes. Il m'a fait cadeau d'une série de publications où le savant explorateur hongrois Bernard Munkácsi a consigné les chants et les récits populaires des Vogouls et les notes que j'y ai retrouvées, écrites de sa main, prouvent combien il avait étudié tous ces textes dans le détail avec cette précision, cette minutie qu'il savait apporter à tout ce qu'il faisait. Car ce grand esprit savait aussi s'occuper des petites choses et les rendre grandes par le seul contact de sa pensée.

Il était servi par les dons les plus éclatants. Et d'abord une mémoire qui retenait tout : depuis les vers de Veriaine et les livrets des opéras de Mozart ou de Wagner jusqu'aux données bibliographiques les plus menues.

Linguiste, il l'était passionnément. Tout s'ordonnait en lui autour du problème du langage qui était le grand problème de sa vie, l'étude à laquelle il avait voué son existence. Problème dont seuls les linguistes peuvent saisir la grandeur émouvante puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de l'expression de la pensée humaine et que le langage est l'unique ressource dont dispose l'humanité quand elle veut prendre conscience de ce que sont en réalité les démarches de la pensée. Pensée et langage, tel est, exprimé en termes d'école, le problème qui a préoccupé Gombocz et ne lui a jamais laissé de repos.

Mais, si préoccupant que fût ce problème, il ne l'empêchait pas de faire l'expérience de tous les autres aspects de la vie civilisée. Il lisait et de tout, jusqu'aux romans policiers qui font la joie des potaches. Il aimait les lettres, et goûtait en particulier la littérature française. De Marcel Proust à André Malraux, il avait lu tous nos auteurs contemporains et il aimait à évoquer des passages de leurs œuvres au cours des longues causeries où il savait varier constamment de sujet avec une aisance qui subjuguait l'interlocuteur.

Il aimait la musique et les dernières années, il s'était constitué une discothèque très riche dont il faisait les honneurs à ses invités. Il savait par cœur tous les airs et réci-

tait tous les textes. J'ai passé des soirées entières à l'entendre fredonner en marge du phonographe des actes entiers de *Tristan* ou du *Barbier de Séville*.

Ce grand livresque se défiait de toute méditation qui ne s'appuyait pas sur le monde en dehors de lui. Au travail de son cerveau puissamment abrité, sous la noble voûte de son front, il associait volontiers le travail de ses mains. Il menuisait avec un art consommé. On lui doit des meubles fabriqués avec autant d'habileté que s'ils sortaient de l'atelier d'un ébéniste.

Modeste et simple, il était d'un abord affable. Un peu de timidité lui valait je ne sais quelle incertitude embarrassée au début. Mais il avait vite fait de s'adapter et il trouvait toujours la note juste, quel que fût le milieu où il évoluait. Cette faculté d'adaptation, jointe à la courtoisie exquise de ses manières, en avait fait le favori des réceptions diplomatiques ou mondaines.

De taille petite, le torse puissant, il avait de larges épaules qui supportaient altièrement une tête de khan mongol. Une calvitie accusée encore par son habitude de porter les cheveux tout ras, dégageait un front au gable majestueux. Un teint mat faisait plus noirs encore ses yeux très grands, très profonds qui donnaient à son visage imberbe comme l'expression même de l'intelligence abstraite.

Tel était Zoltán Gombocz.

Et pourtant, qui peut se flatter de l'avoir connu complètement ? Cet être dont l'intelligence rayonnait avec un éclat qui atteignait même ceux qui étaient loin de lui, voire séparés de lui par un monde, cet être était le secret personifié.

Sa voix grave et profonde, même quand elle se faisait douce, ne quittait jamais ses inflexions impassibles et aucun fausset, aucun trémolo ne la trahissait.

On sentait qu'il était toujours maître de lui, en souverain qu'il était et aucun pouvoir ne pouvait être absolu comme cette souveraineté qu'il exerçait sans répit sur lui-même, à l'instar du monarque le plus despotique.

La dernière fois que je le vis, la maladie l'avait déjà éprouvé. Mais elle n'avait pas altéré l'harmonie de sa personnalité. Si elle l'avait déjà durement diminué dans ses moyens physiques, elle n'avait pu mordre sur l'indomp-

table force de son esprit. Je ne puis oublier notre dernier entretien où il m'avait fait ses adieux d'une voie enjouée, avec un sourire, son sourire, sur le visage. « Vous ne me reverrez sans doute pas » m'avait-il déclaré et il avait ajouté qu'il se souhaitait une disparition soudaine plutôt que de connaître les affres de la décrépitude.

Ce souhait s'est réalisé. Il est mort le crayon à la main, en pleine séance du Conseil de la Faculté des Lettres et des Sciences de l'Université de Budaspest qu'il présidait en tant que doyen. Au milieu du deuil et de la consternation produits par ce décès foudroyant, sa disparition revêt l'aspect d'une sorte d'apothéose. C'est le tableau final qui tombe tragiquement sur le noble mystère d'une vie humaine sanctifiée par la perpétuelle recherche de la vérité.

\*  
\* \*

L'œuvre de Gombocz a été moins diverse et moins riche que sa vie. On peut vivre toute la vie de l'esprit mais on ne peut réaliser une œuvre solide qu'à la condition de se spécialiser.

Linguiste, Gombocz s'est porté d'abord vers l'étude des langues romanes. Ensuite, il a opté pour le finno-ougrien. Il laisse de pénétrantes études sur le vocalisme des langues finno-ougriennes, sur la conjugaison du hongrois, sur l'alternance consonantique du hongrois et sur une multitude de petites ou de grandes questions concernant l'histoire et la grammaire comparée de ces langues.

Mais son intelligence profonde des problèmes que pose sa science l'empêchait de s'accommoder du cadre trop étroit des recherches entreprises avant lui. Il a posé la question des emprunts du hongrois au turk ancien dans un livre sensationnel et qui est demeuré la source de tout le renouvellement opéré par l'école hongroise dans l'étude de l'histoire des nations comme la nation hongroise. Il a prolongé cette étude par celle des emprunts des autres langues ougriennes au turk. Puis il a posé la question des relations d'emprunt et de parenté entre tous ces idiomes parlés sur les confins de la Russie d'Europe et de la Sibérie. Cette étude l'a entraîné vers les langues altaïques et l'a amené

à établir les premiers fondements d'une grammaire comparée altaïque.

La guerre survenue sur ces entrefaites l'a interrompu dans la réalisation de cette partie de son œuvre, de même qu'elle a arrêté la publication du *Dictionnaire étymologique de la langue hongroise* qu'il venait de commencer sous les auspices de l'Académie de Hongrie, en collaboration avec le savant linguiste Jean Melich.

Après la guerre, revenu à Budapest, il constate qu'il a de nouveau dépassé le stade où il se bornait à considérer l'histoire des formes linguistiques. Un autre problème se pose désormais qui va le hanter jusqu'à sa mort : celui des rapports du langage et de la pensée.

Soucieux de n'avancer que sur une voie sûre, il se livre au dépouillement de tout ce qui a été écrit et pensé sur ce problème. C'est ainsi qu'il découvre entre autres l'œuvre récente mais déjà posthume de Ferdinand de Saussure, le grand linguiste genevois.

Prolongeant l'enseignement de de Saussure, Gombocz en vient à étudier l'aspect structural du langage pour l'opposer à sa forme. Il ébauche la théorie d'une linguistique fonctionnaliste, c'est-à-dire d'une linguistique appliquée à l'étude des fonctions du langage. Il se promet d'écrire une histoire de la langue hongroise où il exposera ses nouvelles vues.

C'est à ce moment précis qu'une syncope cardiaque le foudroie.

Partie de l'étude des faits particuliers et des formes pour ainsi dire matérielles du langage, l'œuvre de Gombocz s'interrompt brutalement au moment où elle va achever d'embrasser le problème le plus vaste qui se pose au linguiste : celui des rapports entre la forme et la structure d'une langue donnée dans des conditions données, ce qui revient à rendre compte des ressorts derniers du langage. Le comparatiste aboutit au philosophe du langage.

C'est donc sur un accord brisé que se termine l'œuvre scientifique de Gombocz, seule discordance qui ait jamais entaché sa vie.

Mais si l'œuvre scientifique s'interrompt pour demeurer inachevée, en revanche on peut dire que son œuvre humaine s'achève complète.

Cette œuvre humaine, elle réside dans l'enseignement oral qu'il a su dispenser plus que tout autre maître. Gombocz vivait au milieu de ses disciples. On le recontrait presque tous les jours. On dînait en sa compagnie, on passait les soirées avec lui soit chez lui, soit dans les cafés si luxueux de Budapest. Célibataire, il était toujours entouré d'amis, d'élèves, de collègues. Il ne parvenait qu'avec peine à se détacher d'eux pour aller vivre quelques heures au sein de sa famille et plus particulièrement chez son frère, également professeur à l'Université de Budapest.

Cet enseignement oral prodigué à tous avec tant de générosité, il demeurera par delà la mort du maître et il portera ses fruits. Il suffit de lire une revue de linguistique finno-ougrienne pour observer combien les chercheurs de la nouvelle génération doivent à Gombocz.

Y en a-t-il un seul d'entre nous qui puisse aujourd'hui faire en conscience le départ entre ce qu'il a pensé de lui-même et ce qui lui a été suggéré, soufflé pour ainsi dire, par la pensée du maître ? Combien de fois me suis-je surpris à repenser son enseignement, à développer une idée dont il était le créateur, à trouver quelque chose qui m'apparaissait nouveau mais que je ne tardais pas à identifier comme une trouvaille qui émanait de lui !

Non, cette partie-là de son œuvre, elle ne mourra pas de si tôt, elle vivra tant que vivra le dernier de ses disciples, le dernier de ceux qui ont eu le privilège de l'entendre, de recueillir l'expression de sa pensée, de s'éclairer à sa lumière, de s'enrichir à sa richesse.

On n'a pas tout dit sur Gombocz si l'on n'évoque pas au moins la silhouette de celui qui a été au cours des années son fidèle collaborateur, je veux dire le professeur Melich.

Fidèle, mais ardent, mais combattif, mais porté par l'imagination et parfois même transporté par la passion, Jean Melich, slaviste, historien du hongrois, philologue, a créé avec Gombocz le *Dictionnaire étymologique*. Il n'a pas été que le collaborateur et l'ami, il a été le contrepoids, l'antithèse de Gombocz, provoquant celui-ci à l'action, à la critique, pour que soit réalisée par leur double effort conjugué l'œuvre harmonieuse où se fondent leurs deux pensées.

Gombocz aimait Melich et le respectait. Cette amitié était touchante et personne qui en a été témoin ne peut y



repenser sans émotion ni sans envie. Elle a complété la vie de Gombocz, elle lui a apporté un suprême élément de perfection.

Dissemblables et presque contraires, ces deux savants se complétaient. La sérénité impassible de l'un, sa critique inexorable, la rigueur mathématicienne de sa méthode, tout cela s'affrontait à la verve imaginative de l'autre, à ses intuitions soudaines, à sa hardiesse dans la recherche. Gombocz avait coutume de répéter qu'il fallait de l'imagination au linguiste. Nul mieux que lui ne savait exalter les qualités de Melich. Et il fallait entendre Melich faire de son côté, l'éloge de son ami, vanter sa tête froide, la sûreté de son information, son indéfectible rigueur dans le raisonnement.

Pour la postérité, les deux noms de Gombocz et de Melich resteront indissolublement liés, comme on les trouve associés sur le titre du *Dictionnaire étymologique*.

Et maintenant que Gombocz n'est plus, un devoir de piété nous demeure : celui de poursuivre son œuvre, de faire survivre son enseignement. Il ne suffit pas de le regretter ni de célébrer sa mémoire, il faut faire en sorte que sa vie n'ait pas été vaine et que sa pensée n'ait pas travaillé inutilement pendant tant d'années à rechercher la vérité. Le culte suprême que nous devons rendre à sa mémoire, c'est de continuer chaque jour à penser son enseignement, afin qu'il survive en nous. Gombocz est mort. Sa dépouille humaine nous a quittés. La pensée de Gombocz reste vivante et ne périra pas.

Aurélien SAUVAGEOT.

(*École Nationale  
des Langues vivantes orientales.*)

---